

Je n'ai jamais été dépaysé

Pierre Dansereau

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dansereau, P. (1993). Je n'ai jamais été dépaysé. *Liberté*, 35(4-5), 22–33.

PIERRE DANSEREAU

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ DÉPAYSÉ

L'amour de la terre et de l'eau, des plantes et des animaux ne me vient pas de la littérature. Surtout pas de la littérature française d'où ils sont absents. Les bêtes (quel mot discriminatoire !) de Monsieur de La Fontaine sont dans un zoo humain. Rares sont les écrivains de langue française ou latine qui font vivre la végétation et la faune : Colette, Giono, Pourrat, Ramuz. Nombreux, au contraire, les Anglo-Saxons !

La passion des plantes et des animaux me vient directement de la nature. La maison familiale d'Outremont, dans mon enfance, était entourée de champs et de boisés acculés à l'érablière intacte du mont Royal. L'explosion printanière des trilles, des sanguinaires et des érythrones, l'émergence foisonnante des violettes jaunes et bleues s'éteignaient dans l'ombre profonde des érables en pleine frondaison, puis l'écarlate et l'or des feuillages descendaient tapisser le sol à l'automne. Dans ma famille, personne ne connaissait les plantes, de sorte que j'appris d'abord leurs noms, en anglais, de mes compagnons de jeux.

Encore enfant, ayant reçu précieusement l'héritage des mots, j'avais le pressant désir de m'approprier la nature en nommant ses composantes. Ma mémoire devint dès lors presque infaillible, et je thésaurise aujourd'hui (alors que la mémoire est censée faillir) des milliers de noms latins, français, anglais, allemands, italiens, portu-

gais et espagnols. J'ai tellement intériorisé le monde végétal qu'il forme depuis longtemps une toile de fond où se placent mes expériences non seulement scientifiques ou littéraires, mais physiologiques et émotives.

Percé et la Gaspésie ont longtemps été mon port d'attache, la matrice fertile de mon développement. Enfant, je courais sur la plage, les bras ouverts, accompagnant le vol des goélands ; dans les bois je franchissais les obstacles comme les chevreuils.

Or, les sanguinaires et les violettes peuplent les forêts des Appalaches et des Grands Lacs, les goélands et les chevreuils sont migrateurs. Je devais découvrir plus tard qu'un rideau de glace était descendu autrefois sur le bassin du Saint-Laurent, refoulant la vie vers le sud. Je devais m'installer dans les temps géologiques, dans l'espace familier des glaciers encore omniprésents et dans l'ancienne rupture et dérive des continents.

Ma curiosité s'est donc fixée sur la Laurentie que me révéla le frère Marie-Victorin et sur les relations de notre paysage avec ceux de l'Europe et de l'Asie. À dix-neuf ans, je m'étais engagé comme matelot en direction de l'hyperboréal, le Labrador et le détroit d'Hudson. J'ai marché sur les mousses et les touffes brillamment fleuries de la toundra, puis je me suis roulé avec les chiens esquimaux dans la neige bientôt assez dure pour la randonnée en traîneaux dans le « grand silence blanc » (Louis-Frédéric Rouquette, c'est du bien mauvais Jack London, et Clarence Gagnon l'a beaucoup dépassé en l'illustrant !). L'année suivante (1932), toujours matelot de dernière classe, j'appareillais pour le canal de Panama, en mission de livraison d'un navire construit dans les Grands Lacs pour le service hydrographique de Victoria. Une courte escale en Jamaïque m'accordait ma première bouffée d'air tropical, la ville de Kingston un premier contact avec la rumeur, l'odeur et la pauvreté joyeuse des tropiques.

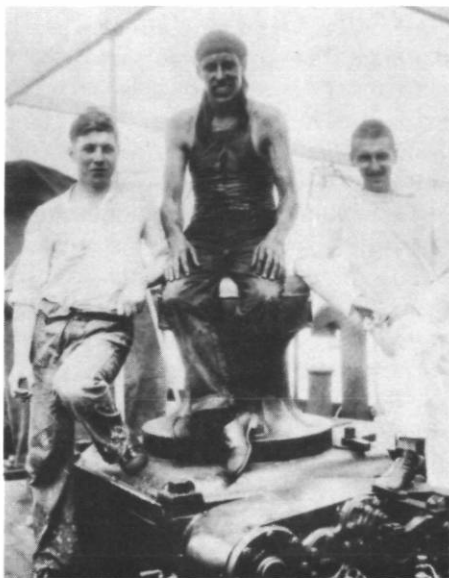
Boréal à Gaspé, arctique dans le Nouveau Québec, tropical dans les Antilles, dès l'âge de vingt ans, mes repères étaient fixés et mon apprentissage de l'acclimatation était commencé. Jamais, par la suite, je n'aurai été un touriste. Presque partout j'aurai franchi le seuil de l'exotisme et vu le paysage et le pays de l'intérieur. En faisant des recherches sur la végétation et sur l'appropriation des sites par l'homme, j'aurai poursuivi le développement d'hypothèses scientifiques sur les interactions du dynamisme naturel et des impacts humains. Or, il me semble qu'au Brésil, en Nouvelle-Zélande, aux Philippines, au Zaïre, au Nicaragua ou aux Galápagos, j'ai été motivé par l'espoir de contribuer au bien-être de mes hôtes. Dans les pages qui suivent, je tenterai de revivre deux séquences de ces contacts avec les paysages et les hommes¹ en révélant l'indispensable relation de la curiosité scientifique et de la motivation sociale.

Pour moi, donc, le voyage s'avérait le véhicule de mon activité professionnelle. Les pays où se sont déroulés mon enseignement et ma recherche furent autant de territoires à m'approprier. Collègues, compagnons, assistants, étudiants, administrateurs et fonctionnaires furent tous des collaborateurs associés à ma démarche.

Avant même d'acquérir une formation de biologiste, je rêvais de palmiers ourlant d'interminables plages, de forêts sombres pleines d'une orchestration animale stridente ou insidieuse, de hordes et de volières investissant les savanes et les falaises.

Mon premier contact avec les tropiques, à 19 ans, me fit connaître surtout la vie marine. Le navire *William*

1. Et les femmes, bien entendu. Que les lecteurs(trices) et les écrivains(vaines) veuillent bien m'excuser, au nom de l'harmonie littéraire, d'employer le masculin inclusif pour l'espèce *Homo sapiens*. Autrement, ne devrais-je pas aussi conjuguer singe/guenon, cheval/jument, bouc/chèvre, coq/poule ? (Y a-t-il un masculin pour perruche, colombe, grive ?)



À bord du *William J. Stewart*, 1932

J. Stewart, où j'avais l'humble fonction de laver les ponts, polir le cuivre et pelleter le charbon, sillonnait la mer des Sargasses. Jour après jour, la coque fendait les radeaux de ces algues flottantes à perte de vue. En draguant l'une de ces épaves, on était ébloui par la richesse et la couleur de son réseau où fourmillaient des crustacés rose et bleu. La sargasse est une algue brune très semblable par ses petits ballons flotteurs aux fucus de la côte gaspésienne et des rivages nordiques. Mais les fucus (jaune, orangé et brun) sont solidement agrippés au littoral rocheux entre la marée haute et la marée basse, alors que les sargasses sont libres. Chaque îlot est fortement productif de nourriture pour les crustacés plus grands, pour les poissons, les oiseaux, les mammifères. L'unique espèce d'insecte franchement marin, l'halobate,

habite ce microcosme (je ne connaissais pas le mot *écosystème* en 1932 !) : il court à la surface des eaux de mer comme son cousin de chez nous, la puce d'eau. Nous n'aurions su le repérer du pont de notre navire, non plus que ce fabuleux poisson réticulé, l'antennaire, qui niche et se reproduit dans l'écheveau des algues. Mais le grand spectacle était celui des poissons volants. À l'inverse des pétrels qui vivent dans l'air et plongent dans l'eau, ces poissons bleus comme l'azur plongent dans l'air, atteignant même le pont du navire. Ils nous avaient longuement accompagnés, comme d'ailleurs les dauphins qui précédaient notre course, frottant sur notre paroi leurs flancs incrustés de balanes.

Une fois franchi le canal de Panama, au large du Nicaragua, un beau matin nous devions apercevoir des centaines de carapaces de géantes tortues de mer en pleine dérive sur les courants marins. Un jeune officier entreprenant inventa un grossier filet pour les capturer. Emplissant plusieurs doris d'eau de mer, nous en avons maintenu plusieurs en vie jusqu'à Victoria. J'avais la tâche ingrate de renouveler l'eau pestilentielle chaque jour. Il me fallait être prudent car les puissantes mandibules de ces bêtes peuvent couper le doigt d'un homme.

Or, ce voyage en mer était le troisième épisode de mon dégageant de la bourgeoisie heureuse d'Outremont. J'avais servi un an au pays minier de Sudbury, au Collège du Sacré-Cœur, parmi les fils de mineurs du Nouvel Ontario. J'avais été aide-arpen teur dans l'Arctique canadien, avec des matelots, des ingénieurs, des ouvriers. Sous les tropiques (avec trois étudiants ontariens), j'étais serré de près par des marins anglais dont le cockney était une langue inconnue au Canada (familiale en Australie). Le caractère soupçonneux de mes compagnons (et supérieurs, puisque j'étais au dernier cran de l'échelle) me valut à peine quelques déboires les premiers jours, puis de solides amitiés par la suite. Le

navire demandait un équipage de soixante-cinq marins et la compagnie qui en assurait le transfert (de Collingwood, en Ontario, à Victoria, en Colombie-Britannique) en avait engagé vingt-cinq !

Avec ces hommes sans éducation, j'ai partagé des tâches très dures (pelleter le charbon à fond de cale, nettoyer les latrines...), m'associant à leur bonne humeur, à leurs élans d'optimisme et leurs accès de pessimisme, à la fatigue, à la soif. Le travail et le repos alternaient toutes les quatre heures. Peu de temps pour manger, dormir, lire. Mais, oui, la lecture avait sa place, et elle m'a valu des échanges parmi les plus heureux de ma carrière. Curly, un jeune matelot sans éducation, m'avait emprunté *Les frères Karamazov*. Je l'entendais sacrer et donner des coups de poing sur le mur. Il accourait vers moi, me demandant le sens des mots qu'il ne comprenait pas. Je n'ai pas eu, par la suite, tellement d'étudiants qui pouvaient discuter avec une aussi fine perception la psychologie de Dimitri, d'Ivan et d'Alyosha !

Notre cuisinier, un cow-boy de l'Alberta, avait été engagé à la dernière heure en remplacement d'un professionnel congédié parce qu'il avait fait bouillir ses chaussettes de laine dans la soupière. La ration était assez abondante, mais la qualité ! (Un inoubliable pudding au vermicelle !)

Mais quel sentiment de solidarité et de partage ! L'accablante chaleur nous faisait monter sur les ponts pour dormir nus sur les planches, baignés par la brise du large. Comme les « conquérants » de Hérédia, nous passions de longues heures « penchés à l'avant des blanches caravelles » à regarder monter « du fond de l'océan des étoiles nouvelles ». Enfants de la Grande Ourse et de l'étoile Polaire, nous fixions du regard la Croix du Sud, que l'on découvre bien avant de franchir l'équateur.

Je vivais donc heureux d'être accepté par ces hommes rudes, ému de leur demande de partager ma maigre science avec eux. Je n'oublierai jamais un discours d'une éloquence incomparable, au fond de la cale, où je nourrissais la fournaise en compagnie d'un cockney. Ce grand gaillard, poilu comme un singe, couvert de sueur et pelletant le charbon dix fois plus vigoureusement que moi, me fit un discours qui commençait ainsi : « Pete, if you ain't got no education, you ain't got nothing... » Je le vois tout noir et ruisselant, chantant la complainte « des petits, des obscurs, des sans-grade... », des ignorants, des pauvres, des délaissés... (Paul Gérin-Lajoie et Arthur Tremblay ne devaient pas m'émouvoir davantage.)

Telle fut donc mon initiation au monde marin tropical. Plus tard, à Hawaii, à Puerto Rico, à Fidji, en Nouvelle-Calédonie, aux Galápagos, je devais explorer la marge des récifs coralliens, les eaux phosphorescentes et le monde des anémones et des poissons. Mais ces premières images, sans accompagnement scientifique, devaient s'imprimer profondément, et consolider en moi la biophilie que la forêt gaspésienne, les fous de Bassan et la pêche à la morue avaient préparée.

Grâce à la formation scientifique désormais acquise dans les années trente et la recherche indépendante amorcée dans les années quarante, mon « œil américain » (merci, Pierre Morency) avait acquis une nouvelle acuité.

Quand j'ai abordé le Brésil, en 1945, j'avais trente-trois ans, et quelques années de recherches et d'enseignement en Europe et en Amérique du Nord derrière moi. La science de l'écologie, qui n'avait droit de cité que dans quelques universités, s'était élaborée surtout par l'étude des plantes et des animaux vivant à l'état sauvage dans des régions « tempérées » comme la Scandinavie, l'Allemagne, le Midwest américain, les Alpes et la Méditerranée. Pourtant, Darwin et Humboldt avaient



Dans la forêt de Tijuca, Rio de Janeiro, 1945

tiré des tropiques l'essentiel de leur révélation scientifique. Les fossiles des Andes et les oiseaux des Galápagos avaient rendu visible à Darwin la filiation génétique. Les montagnes de l'Amérique tropicale avaient permis à Humboldt d'élaborer la fresque des équivalences et des compensations de la latitude et de l'altitude à l'échelle de la planète. (Les portraits de ces deux maîtres, dans la splendeur de leur vingtaine et du temps de leurs voyages, trônent en permanence sur ma table de travail, à côté de la photographie de Marie-Victorin en contemplation devant le fabuleux chardon découvert à Mingan.)

C'était donc ma première traversée de l'équateur, et c'est alors, en pleine mer, que nous frappa la nouvelle du bombardement atomique de Hiroshima. Bien loin du champ d'agression et pourtant solidaire de ce déploiement de force, de cette nouvelle inégalité, il ne me fallait pas céder à la détresse de mon impuissance devant cette brutalité massive. Je traversais moi aussi un nouveau seuil dans la valorisation de mon savoir. J'allais consacrer les quinze prochains mois à l'étude de la vie tropicale et contribuer à la formation scientifique de jeunes Brésiliens.

Déjà habitué à l'air chaud des tropiques en mer, je foulais enfin la mosaïque des trottoirs de Rio de Janeiro, j'apprenais que les chaussées de la ville étaient faites de parallépipèdes (mot courant prononcé impeccablement par les analphabètes qui les entretenaient !). Comme j'avais hâte de me placer à l'intérieur de cette culture ! Avec quel enthousiasme j'ai appris la langue — avec l'accent carioca que j'ai conservé jusqu'à ce jour malgré mes nombreux séjours au Portugal !

Le Musée national d'histoire naturelle, le Conseil national de géographie et l'université de Rio de Janeiro me firent un généreux accueil. Ainsi, j'ai été témoin de la recherche du centre géographique du Brésil pour y implanter la nouvelle capitale. Je me disais : « Ils sont fous, ces Brésiliens ! » Maintenant que j'ai vu de mes yeux Brasília, je suis ému par la réalisation de leur rêve !

Quelques conférences en français me valurent un auditoire enthousiaste, et mon désir de confronter la théorie avec la réalité sur le terrain fut aussitôt satisfait. Je me retrouvai bientôt, à Tijuca, au cœur de la forêt tropicale humide (en termes techniques, la *forêt ombrophile* : ombros = pluie et non ombre !).

Pour moi, LA forêt, ce sera toujours Gustave Doré qui en aura fixé l'image. *L'histoire de Blandine* de la comtesse de Ségur, illustrée par Doré, me communiquait à

la fois l'enchantement et l'effroi de cette exubérance végétale née du soleil et de la terre et pourtant fermée sur la lumière et plongeant ses tentacules dans le sol. Dans ma mémoire rôdaient aussi Hänsel et Gretel des frères Grimm, et le Petit Poucet. Et il y avait surtout les sapinières parfumées de la Gaspésie de mon enfance, les érablières de la plaine de Montréal (objet de mes premiers travaux scientifiques), bruissantes d'éclosions et de chants d'oiseaux étagés du sol à la canopée.

Mais à Tijuca, je voyais enfin ce que m'avaient appris les grands écologistes, surtout les Danois Raunkiaer et Warming. Ce dernier avait appelé la forêt tropicale le *climax mondial*. Cela veut dire que la continuité à travers les saisons et les siècles de la grande chaleur humide avait permis l'évolution et la persistance du plus grand nombre d'espèces végétales. Ainsi, la basse Amazonie compte plus de quarante mille espèces, contre environ trois mille dans notre Laurentie. Il me restait à toucher cette statistique du doigt et du pied, à respirer l'odeur des fleurs et des écorces, à assister au jeu des papillons, des serpents et des singes, au concert des oiseaux et des cigales.

C'est avec un sentiment religieux et initiatique que je contournais les immenses contreforts des arbres, que je soupesais des lianes molles comme des câbles que les jeunes arbres élevaient vers la lumière en croissant, que je fouillais le cœur humide des broméliées en quête des rainettes stridentes. Des bégonias, bien connus dans les serres, étaient ici de taille gigantesque ou bien perchés délicatement sur les branches. Les fougères étaient de petits arbres ou bien de minuscules frondes transparentes comme des mousses sur l'écorce rude des troncs. Le foisonnement, la luxuriance, la variété des formes de défense et de piégeage, la subtilité des variations foliaires, l'arôme des écorces et des fruits invitaient à tant d'observations simultanées que j'en avais le vertige.

Cette forêt tropicale, je l'aurai pénétrée en bien d'autres lieux depuis : au plus profond du bassin congolais, dans la plaine en Côte-d'Ivoire, au pied des montagnes philippines, à Hawaii, à Tahiti et en Nouvelle-Calédonie, en haute et basse Amazonies, et sur les escarpements de l'Amérique centrale et des Antilles. La chaleur moite de ces cathédrales, l'odeur acre des fourmis et des termites, les épines traîtresses sous le manchon de mousses des palmiers et des fougères, le balancement des lianes et la splendeur des orchidées perchées sont désormais gravés dans mon « inscape » (Gerard Manley Hopkins).

La forêt tropicale humide est à l'origine de toutes les formes de vie. Il faut contempler sa luxuriance pour retrouver le centre de la création et le point de départ de l'évolution des espèces. La migration des plantes, des animaux et des hommes vers les zones sèches et les zones froides, à la rencontre de contraintes sans précédent, a forcé l'émergence de formes nouvelles. Les forêts tempérées, les savanes, les prairies, les déserts, les toundras déroulent une vaste fresque des inventions de la nature issues du trésor tropical.

« Sortir du bois », pour moi, cela aura voulu dire : quitter l'érablière laurentienne, premier foyer de mes recherches pour remonter à la source équatoriale, puis osciller entre les pôles (Terre de Baffin — Terre de Feu) pour reconstruire la gamme planétaire des contraintes climatiques.

Cette problématique progressive au centre de mes préoccupations changeantes, je l'aurai donc formulée assez tôt, je l'aurai sans cesse révisée, mais toujours *sur le terrain*, toujours dans une *immersion physique*, en recourant toujours aux éléments sensoriels. Une telle visée se nourrit par le *voyage* et par la *consultation*.

Une *déférence* à l'expérience des autres aura toujours accompagné la révélation que m'apportait chaque paysage. Ma participation à la franc-maçonnerie internatio-

nale des scientifiques aura commencé très tôt. Mon appartenance à cette conspiration aura nourri ma recherche, mon enseignement et surtout ma vie personnelle. Collègues, assistants, étudiants, auxiliaires, Canadiens, Américains du Nord, du Centre et du Sud, Européens, Asiatiques, Australasiens, d'alors et d'aujourd'hui, ils me sont tous présents. Le voyage est ma démarche la plus naturelle, la solidarité ma valeur la plus chère.

Je développerais volontiers ce qui précède en parcourant les domaines de mon travail et de mes implications. Je parcourrais les îles (Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Hawaii, Macaronésie, Antilles, Galápagos) à la recherche de la *diversité* des êtres et des coutumes ; les grands espaces continentaux (Amériques, Europe, Asie, Afrique), théâtre des *migrations* ; l'épreuve de la *froidure* des montagnes et des hautes latitudes... Autant de paysages, autant d'intimités, autant de pièces dans une mosaïque dont le dessin se précise d'âge en âge.

Il me resterait aussi à retracer mes affinités littéraires aussi bien que scientifiques, à rattacher Baudelaire et Thoreau à ma perception de la nature, Conrad et Svevo à la loyauté et à la solidarité humaine, Gilberto Freyre et Tocqueville aux relations de l'histoire et du paysage, Mendes Pinto et W. H. Hudson à la joie de l'exploration. Mais cela, comme disait Kipling, est une autre histoire.